



Grégoire ELOY

Prix Niépce 2021 | Galerie Dityvon

Grégoire Eloy, prix Niépce 2021

Galerie Dityvon
Université d'Angers

21 janvier - 19 mars 2022

L'exposition, en résonance avec *La Photographie à tout prix* à la Bibliothèque nationale de France, s'ouvre sur la figure solitaire d'un *Pêcheur en mer d'Aral* (2009-2012), le journal de l'exposition sur le portrait en buste de *Mari* (Touchétié, 2020). Du Kazakhstan et de la Géorgie, les deux photographies introduisent les parcours et les rencontres de Grégoire Eloy, membre du collectif *Tendance Floue*.

Près de quarante tirages, noir et blanc et couleur, en trois séries, *Les Oubliés du Pipeline* (2006), *Ressac* (2008-2013) et *Brume* (2018-2020), donnent une visibilité à l'oubli et à la disparition, à l'absence et à la distance, des hommes comme des lieux de vie.

La carte est posée, l'Asie centrale, le Caucase, le Kurdistan turc, des lieux qui s'effacent dans le flou de notre mémoire et l'indistinction spatiale de notre attention, en dehors de quelques rares pointes médiatiques, évoquant les conflits réitérés des années 1990, ou plus anciens, et les enjeux économiques et géopolitiques de l'approvisionnement de l'Europe centrale et occidentale en énergies fossiles.

Bakou, Azerbaïdjan, 2006, sur les rives de la mer Caspienne. Sous le titre de la série, *Les oubliés du pipeline*, la photographie, prise à travers la fenêtre qui témoigne de l'abandon de l'hôpital, engage, autour de deux silhouettes semblant s'éloigner, une gamme subtile de nuances de gris qui peu à peu estompent l'horizon.

Là, à quelques encâblures du terminal de Sangachal, où s'amorce l'oléoduc BTC (Bakou-Tbilissi-Ceyhan), vivent, depuis plusieurs décennies, des familles de déplacés en provenance de Choucha dans le Haut-Karabagh, conquis par l'Arménie au début des années 1990 - et repris partiellement en novembre 2020 par l'Azerbaïdjan -.



Déplacés du Haut-Karabagh, Bakou, Azerbaïdjan, 2006. « Les Oubliés du Pipeline »

© Grégoire Eloy / Tendance Floue

À la suite de ses projets sur les héritages de l'Union soviétique et juste après l'ouverture en mai 2006 de l'oléoduc - « le contrat du siècle » signé en 1994 par Heydar Aliyev et plusieurs consortiums internationaux qui aujourd'hui l'exploitent -, Grégoire Eloy en a suivi, en plusieurs voyages, les sinuosités. Sur près de 1800 km à travers l'Azerbaïdjan, la Géorgie et la Turquie, contournant l'Arménie par le nord, l'oléoduc, doublé en partie par le gazoduc parallèle BTE (Bakou-Tbilissi-Erzurum), transporte le pétrole brut du champ pétrolifère off-shore d'Azeri-Chirag-Guneshli sur la mer Caspienne jusqu'au terminal de Ceyhan sur la côte méditerranéenne de la Turquie.

En aucun de ces lieux où Grégoire Eloy a engagé son appareil, l'oléoduc n'est visible ; sa présence, impliquée dans les photographies à quelques pieds sous la misère et l'abandon, sert de révélateur aux infrastructures de l'ère soviétique en déshérence (*Cimetière de navires militaires sur l'île de Nargin, ancienne base soviétique au large de Bakou, anciens trains de marchandises servant d'abris, hôtels insalubres*) et aux fractures des sociétés qu'il traverse : les familles de réfugiés en manque d'eau potable, de nourriture, d'hygiène, d'éducation pour leurs enfants à quelques centaines de mètres du flux international de l'or noir ; la stérilité des terres agricoles imbibées d'hydrocarbures...

Camps de Barda où les familles déplacées vivent dans des wagons abandonnés, de Sabirabad où elles habitent des tentes et des maisons de boue, d'Agdam où les lotissements d'accueil des réfugiés, proches de la ligne de front leur interdisent toute intégration..., les photographies témoignent et documentent la vie expulsée, isolée, fragile, le combat des limites pour une survie séparée (*Travailleur employé au tri des déchets dans la décharge de Bakou [vivant] sur place, dans les fumées toxiques*), le rêve chimérique d'un retour en l'absence d'autres horizons que de nouveaux conflits : « Je ne veux pas mourir dans un train, je veux mourir dans une maison comme une personne normale ».

Géorgie, suivant l'oléoduc et sa branche vers Batoumi, l'exposition documente d'autres histoires de réfugiés, d'autres guerres où se sont joués les mêmes types de rivalités aux accents d'exclusion, où se disputent encore les rancœurs des volontés d'indépendance et de puissance, plus ou moins manipulées par la Russie. La capacité hôtelière de la station thermale de Borjomi a permis d'accueillir les familles de déplacés de la première guerre d'Ossétie du Sud à la suite de la sécession de 1992, comme celles fuyant l'Abkhazie après la déclaration d'indépendance soutenue par la Russie et la guerre de 1992-1993. En 2006, les hôtels à l'abandon, les immeubles en construction et délabrés de Tbilissi et Batoumi d'où les réfugiés sont régulièrement évincés pour cause de trop grande visibilité, continuent d'abriter les déplacés et leur mémoire : *Dans le hall de l'hôtel 'Gorges', un hommage à la mémoire des proches disparus pendant la guerre d'Abkhazie.*

Turquie, l'oléoduc opère un nouveau contournement vers l'ouest pour éviter le Kurdistan turc. Les photographies témoignent d'autres rencontres, d'autres histoires de vie dans les villages de baraquements où sont relogées les victimes de tremblements de terre de la région de Kars, les constructions éphémères destinées à durer qu'occupent les familles rescapées d'inondations, des moments du quotidien quelquefois plus insouciant des *Jeux d'enfants à la sortie de l'école, sur la rivière gelée Kurusa*. Dans la région de Diyarbakir où les lourds tributs payés par les populations au pouvoir dominant ravivent des histoires anciennes de massacre, d'extermination, les photographies racontent surtout les villages rasés lors des affrontements des années 1980-1990 entre l'armée turque et le PKK (Le Parti des travailleurs du Kurdistan), la séparation des familles entre ceux restés à Diyarbakir pour trouver du travail et ceux retournés au village, installés au milieu des ruines.

Les contrastes de lumière en jeux de proximité et de distance, le cadrage fluide, entre ce qui se donne à voir et les signes plus ou moins patents d'une histoire en turbulences relatent les récits de rencontres, le lieu et le temps partagés de l'écoute et de la compréhension. Toute une responsabilité, un engagement sensible du photographe qui retiennent aussi le visiteur contre l'indifférence et le désintérêt généralisés, souvent par ignorance de ces territoires où s'accrochent à une vie sans lendemain les plus fortes concentrations et dispersions de déplacés, d'exilés, de réfugiés, de personnes à l'identité, à la culture et à l'histoire bafouées par les enjeux de pouvoir dictatoriaux, ethniques, s'appuyant plus ou moins sur les divergences religieuses. Par les signes, les espaces perdus des morts et des vivants, qu'elles mettent en image (*Tombe arménienne profanée dans un cimetière de Bakou, Kadir vit avec une partie de sa famille dans le village déserté de Kocbaba [...]*) les photographies font raisonner d'histoire et de mémoire. L'esthétique est tout autant sensible que politique, se rapprocher des hommes et des femmes, passer du temps pour écouter (les lignes de front, l'indécence pérenne des conditions de vie...), comprendre (le refus du relogement dans des camps de réfugiés excentrés ne permettant plus de subvenir aux besoins vitaux) et revenir, prendre cause dans l'acte de photographier, un engagement qui se crée de la responsabilité de l'image.



Pêcheurs en Mer d'Aral, Kazakhstan, 2009-2012. « Ressac »
© Grégoire Eloy / Tendance Floue

Pêcheurs en mer d'Aral, le cadrage, comme un arrêt au milieu d'un travelling, opère la rencontre, la perception partagée d'un univers où le champ et le hors champ se confondent. L'environnement est obstinément blanc, mer et ciel se confondent, à peine distingués par un horizon de solitude, où seuls font signe et échelle les traces de roues sur la mer gelée.

Le sujet de la série *Ressac*, réalisée en Ouzbékistan et au Kazakhstan entre 2008 et 2013, est la disparition, celle de la mer d'Aral, réduite aujourd'hui, dans un climat devenu continental, à l'état de lac salé, à la suite des travaux soviétiques d'irrigation de la vallée de l'Amou Daria destinés dans les années 1960 à la production de coton. La disparition est aussi dans l'image où le fond s'estompe, laissant isolées les présences de pêcheurs qui ont perdu leur mer, ou l'ombre étirée d'une carcasse de chalutier sur ce qui a été un fond marin.

Dans des images où se mêlent la fugacité de l'impression - le pêcheur marchant sur la mer, dont on imagine le craquement des pas sur la croûte gelée -, l'instant d'un échange - le groupe de motards -, et le temps long de la disparition - l'eau retirée à des dizaines de kilomètres, les fonds marins devenus désert de sable et de sel crissant sous le vent -, le documentaire et le sensible se nourrissent l'un l'autre, donnant place à la réflexion historique et métaphysique d'un voyage de l'absence : le ressac est-il l'image métaphorique d'un espoir illusoire de retour ?



Pêcheurs en Mer d'Aral, Kazakhstan, 2009-2012. « Ressac »
© Grégoire Eloy / Tendance Floue



Mari, Touchétié, 2020. « Brume »
© Grégoire Eloy / Tendance Floue

Caucase (série *Brume*, 2020), à la limite de la Géorgie et de la frontière tchéchène de la Fédération de Russie dans le cadre de la résidence du Festival Photo de Tbilissi. La figure de *Mari* interroge, entre le mythe et l'histoire, mythes prométhéens des vallées enclavées et histoire des luttes pour une frontière accrochée aux sommets, de l'isolement et des oppositions des bergers Touchés à la collectivisation.

Des épreuves noir et blanc réalisées à la main de films argentiques et présentées dans un cadre sans verre où s'incruste l'image, aux tirages argentiques noir et blanc et couleur de fichiers numériques présentés sous verre, le format varie d'une série à l'autre, dans l'unité d'une poésie de la lumière épousant le grain de la photographie, d'un partage où l'intime mobilisé dans son environnement fait front à l'histoire et à l'absence.

Dans leur esthétique, les photographies questionnent la possibilité - et la nécessité - de la photographie à porter témoignage contre l'oubli, à documenter les entremêlements complexes du lieu, de l'éphémère et de ce qui dure, à raconter des histoires de vie et faire image de l'intuition du mouvement, de ce qui se produit entre le photographe et l'insaisissable des hommes et des femmes qu'il rencontre.

Jean-Marie Baldner février 2022

Informations

Grégoire Eloy – Prix Niépce 2021, Galerie Dityvon – Université d'Angers, 11 allée François Mitterrand, 49 000 Angers. Commissariat Lucie Plessis et Grégoire Eloy. Exposition du 21 janvier au 19 mars 2022. https://bu.univ-angers.fr/exposition_gregoire_elay_galerie_dityvon

Journal de l'exposition.